

Le gentleman du hockey Entrevue avec Jean Béliveau

Cap-aux-Diamants

Volume 2, numéro 4, hiver 1987

Divertissements et sports d'antan

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6548ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Cap-aux-Diamants (1987). Le gentleman du hockey : entrevue avec Jean Béliveau. *Cap-aux-Diamants*, 2(4), 11–13.

LE GENTLEMAN DU HOCKEY

Entrevue avec Jean Béliveau

De 1949 à 1953, Jean Béliveau a évolué avec les Citadelles de Québec puis avec les As. Tout récemment, il accordait une entrevue à Yves Beauregard, François Drouin et Michèle Jean, tous trois membres du comité de rédaction de la revue Cap-aux-Diamants, dans le but de nous faire partager les souvenirs de son séjour dans la vieille Capitale.

Cap-aux-Diamants. Qu'est-ce qui vous a incité à venir jouer au hockey à Québec?

Jean Béliveau. En 1948, je jouais pour l'équipe de Victoriaville qui venait d'acquérir une franchise dans la ligue Junior. En raison de difficultés financières et aussi parce qu'elle était incapable de compétitionner, l'équipe a complètement cessé ses activités l'année suivante. Je suis donc devenu agent libre. Le fait de jouer dans cette ligue m'avait fait connaître à Québec et à Montréal et ces équipes étaient intéressées par mes services. J'ai finalement opté pour Québec parce que je connaissais bien le gérant-général Roland Mercier et la famille Burns, alors propriétaire des Citadelles.

CAD. Avez-vous aspiré très jeune à une carrière professionnelle dans le hockey?

J.B. Comme il n'y avait pas de télévision à l'époque et je parle des années 1945-1946-1947, l'hiver on jouait au hockey, et l'été au baseball. Lorsque j'étais aux études, j'ai joué dans l'équipe du collège des Frères du Sacré-Coeur et dans celle de la ville de Victoriaville. À mon arrivée à Québec, je me suis consacré uniquement au hockey et je me considère chanceux d'avoir percé.

CAD. Quand êtes-vous arrivé à Québec?

J.B. En décembre 1949. Les Citadelles de Québec commencèrent leur saison à Victoriaville en raison de l'incendie qui avait ravagé le vieux Colisée. On procéda rapidement à la construction du nouveau Colisée. Au début, comme certaines sections étaient dépourvues de sièges les gens assistaient debout au match, ce qui augmentait d'ailleurs la capacité d'accueil du Colisée. Je me souviens d'un match contre Barrie, Ontario, auquel plus de 16 800 spectateurs ont assisté. Un record qui tient toujours à ma connaissance.



CAD. Où êtes-vous demeuré en arrivant à Québec?

J.B. Pendant la première année, je restais sur la rue Saint-Cyrille près de Turnbull, chez la famille Paquet. J'étais chambreur avec quelques coéquipiers. L'année suivante j'ai déménagé chez trois dames McKenna de la rue Fraser, près de l'ancien Québec Curling Club.



Jean Béliveau débute sa carrière à Québec avec les Citadelles de la ligue junior de hockey.

H.Hood. Puissance au centre. Jean Béliveau. p.59.

CAD. Est-il vrai qu'il existait déjà une rivalité entre les Citadelles de Québec et les équipes de Montréal?

J.B. Oui. Il y avait Bernard Geoffrion qui jouait pour la Palestre Nationale et Dickie Moore pour le Canadien Junior. Une forte rivalité avec Chicoutimi existait également. La rivalité actuelle entre les Canadiens de Montréal et les Nordiques de Québec n'a rien de nouveau pour moi. Il n'y a rien de mauvais dans cela, puisqu'elle constitue une bonne source de motivation. Il est toutefois important de pouvoir la contrôler.

CAD. Que reprenez-vous de vos années passées avec les Citadelles?

J.B. Le calibre de la ligue était fort et les équipes bien équilibrées. Les Citadelles se classaient bien. Sur le plan individuel, j'ai terminé premier compteur ex-aequo avec Skippy Burchell de Montréal.

CAD. Quelle est l'origine de votre surnom le «Gros Bill»?

J.B. En 1949, on tournait un film à l'Île d'Orléans mettant en vedette Juliette Béliveau.

Selon le scénario, cette dernière recevait la visite de son neveu du Texas, Bill Wabbo, jeune homme grand et costaud. Et il y avait cette fameuse chanson «Et voilà le gros Bill qui arrive en ville...» Les gens ont fait le lien entre ce personnage populaire et mon arrivée au Colisée. D'ailleurs aujourd'hui j'entends encore ce surnom, surtout à Québec.

CAD. Pouvez-vous nous préciser ce que représentait dans le hockey la Ligue Senior du Québec?

J.B. Il faut se rappeler que la L.N.H. ne comprenait que 6 équipes à l'époque. Cette situation favorisait donc la formation de plusieurs ligues. Aussi nombre de bons joueurs évoluaient dans la Ligue Senior, ce qui donnait un calibre de jeu assez élevé à ce niveau.

CAD. Que représentait alors la Coupe Alexander?

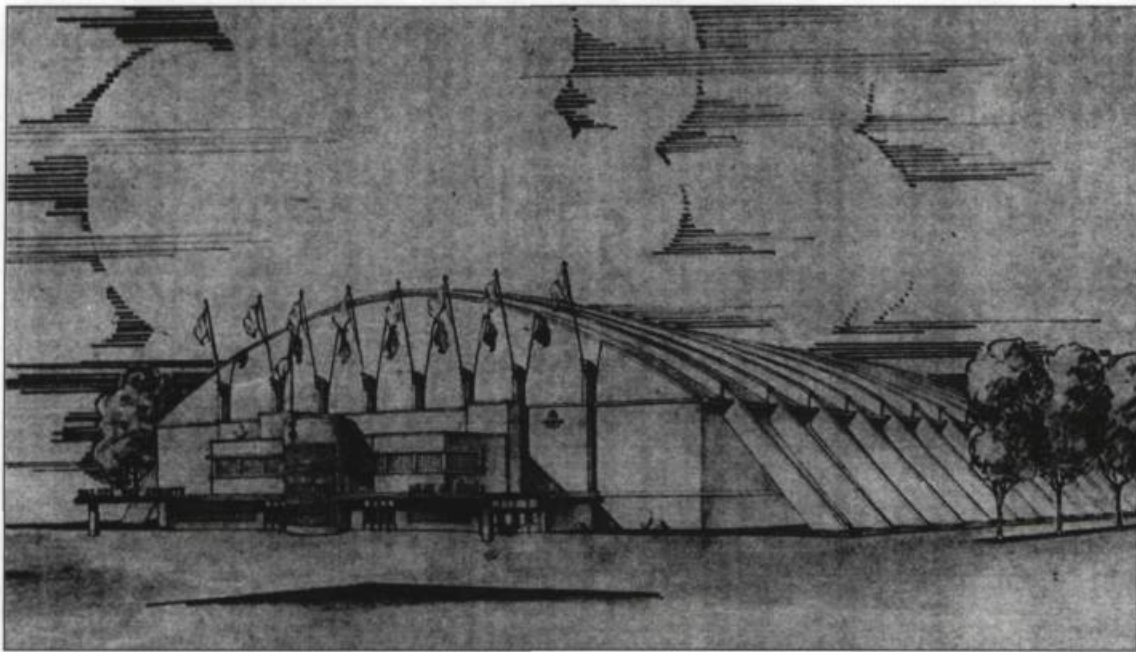
J.B. C'était le but ultime, l'accomplissement de l'ouvrage que l'on attendait de nous. À ce sujet, j'ai une anecdote savoureuse. Nous étions en séries éliminatoires contre St-Jean au Nouveau-Brunswick. L'arène était pleine à craquer et il y avait tellement de gens massés contre la bande qu'une partie de celle-ci s'est écroulée sur la patinoire, entraînant avec elle plusieurs spectateurs.

CAD. Pourquoi avez-vous décidé de rester avec les As de Québec?

J.B. En 1951, soit à ma dernière année avec les Citadelles, j'ai reçu une automobile en cadeau. Ce geste a renforcé ma décision de rester une année de plus et même deux. J'avais toujours été bien traité avec l'équipe et en prolongeant mon séjour ici, je démontrerais ma loyauté envers mes admirateurs. C'est une décision que je n'ai jamais regrettée par la suite.

CAD. Comment étiez-vous perçu à Québec?

J.B. L'équipe des As de Québec était très appréciée des amateurs et il y régnait un esprit formidable. Des établissements commerciaux, comme la Compagnie Paquet nous donnaient des chapeaux, des vêtements. À ce moment, le club appartenait à l'Anglo Canadian Pulp and Paper Co. et était dirigée par Punch Imlach. Cette compagnie de pâtes et papier a d'ailleurs intégré dans ses rangs plusieurs joueurs de l'équipe, une fois leurs patins accrochés. Personnellement, j'ai été choyé. Lorsque je suis arrivé à Québec, cela a été le début d'une nouvelle vie. L'hiver, je descendais la rue Saint-Jean jusqu'au Carré d'Youville pour prendre l'autobus et me rendre au Colisée. Chemin faisant, j'entrais chez les marchands pour prendre un café.



Dessin du plan du Nouveau Colisée en 1949. Cet amphithéâtre d'une capacité de 10 000 sièges allait remplacer l'ancien, incendié le 15 mars 1949. Archives de la Ville de Québec.

J'adorais parler avec les gens et je connaissais tout le monde, les chauffeurs de taxis, les cochers... Je fréquentais surtout les rues Cartier et Saint-Cyrille. Il y avait alors une tabagie avec un comptoir-lunch où je prenais mes repas et qui appartenait à M. Laroche. J'ai été bien peiné de voir que l'épicerie Bardou avait été remplacée.

CAD. Pourquoi avez-vous quitté Québec pour vous joindre aux Canadiens?

J.B. Sans vantardise – et ceux qui me connaissent le savent bien – j'aurais pu joindre les rangs du Canadien dès ma dernière année junior, mais pour les raisons que j'ai déjà expliquées, je suis resté à Québec. Malgré tout, à chaque année je participais au camp d'entraînement du Canadien et on m'offrait des contrats. A chaque fois les dirigeants de Québec me répétaient: «quoique l'on t'offre à Montréal, la même chose à Québec». C'est finalement en 1953 que j'ai fait le grand saut vers la LNH. Je venais de me marier. La cérémonie avait eu lieu à l'église St-Patrick sur la Grande-Allée. J'allais avoir 22 ans et si je voulais avoir une carrière avec une longévité respectable, je devais me décider. Je voulais également prouver à la population ainsi qu'à moi-même que j'étais capable d'évoluer dans cette ligue.

CAD. Vers quoi s'oriente votre carrière depuis que vous avez accroché vos patins?

J.B. J'ai pris ma retraite en 1971 à l'âge de 40 ans. La transition a été facile puisque j'ai toujours travaillé en même temps que je jouais au hockey. Dès 1950, du temps où j'étais à Québec j'ai travaillé pour la Laiterie Laval. À

mon arrivée à Montréal, Molson m'a engagé. J'avais mon bureau et tous les jours après les entraînements je m'y rendais. Aussi lorsque j'ai mis un terme à ma carrière de hockeyeur, l'organisation du Canadien m'a demandé d'être son porte-parole. Comme je ne voulais pas perdre toutes mes années d'expérience chez Molson, j'ai réussi à cumuler les deux fonctions. En plus je fais partie de différents conseils d'administration de grandes corporations.

CAD. Quels sont vos sentiments à l'égard de la ville de Québec?

J.B. Comme je l'ai toujours dit, Québec est la base sur laquelle j'ai fondé toute ma carrière. Quand je reviens, j'arpente les rues avec ma femme et je me dirige vers les endroits que j'ai connus. J'ai toujours aimé Québec, la population et son tempérament. Le Château Frontenac reste mon lieu préféré. On se soucie toujours de me donner une chambre avec une belle vue sur le fleuve, probablement pour m'aider à me rappeler d'heureux souvenirs. ♦

En 1950, Jean Béliveau se voit offrir une automobile de marque Nash. Ce geste contribuera à prolonger de 2 ans son séjour dans la vieille Capitale.
H.Hood. Puissance au centre. Jean Béliveau. p.68.

